

# Le philtre

NOUVELLE

par

**Théodore de PUYMAIGRE**

## I.

Ne soyes decepveur de femmes ;  
Honoure-les, ne les diffames.  
CHRISTINE DE PISAN. – *Dits moraux.*

Le 17 novembre de l'année 1494, Florence se trouvait dans la plus grande agitation ; mais on pouvait facilement reconnaître que cette agitation n'était pas causée par une de ces émeutes si fréquentes dans les cités italiennes du moyen-âge. Le peintre Lebrun, qui a reproduit avec tant de talent le jeu des sentiments sur les physionomies, aurait pu, en examinant les visages des citoyens qui se pressaient vers la porte San-Frediano, étudier la triple expression de la méfiance, de la joie et de la curiosité. Les fenêtres des palais et des maisons étaient garnies de monde ; dans les rues, des hallebardiers serraient la foule contre les murs ; toute corniche, tout chapiteau offrant une saillie, supportaient des enfants qui semblaient faire partie de la capricieuse ornementation de l'architecture gothique. – Le roi de France Charles VIII allait entrer à Florence <sup>1</sup>.

Offrant un contraste étrange avec son père, Charles VIII, roi chevalier et aventurier, avait résolu de faire valoir les droits qu'il tenait de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. À la tête d'une nombreuse armée, il avait quitté son royaume avec le projet de se faire couronner à Rome non seulement roi de Naples mais encore empereur de Constantinople, comme aurait pu le faire un des héros de ces épopées naïves qui, reproduites d'abord par les presses de Vérard et de Galliot du Pré, devaient tomber à celles de la Bibliothèque bleue.

Ce fut à Lyon, après un magnifique tournoi, que l'expédition de Charles VIII fut décidée et lorsque cette belliqueuse résolution eut été prise, le roi s'aperçut seulement que rien n'était prêt, que l'argent même lui manquait. Il se tira d'affaire comme l'un des

enfants prodiges de nos vieilles comédies : il engagea une partie de ses domaines, emprunta à la banque de Gênes 100,000 ducats à 56 pour 100 d'intérêt, et quitta la France le 1<sup>er</sup> septembre 1494. Rencontrant sur son chemin plus de fêtes que de batailles, l'armée française passa par Turin, Asti, Parme, Plaisance, Fiorenzuola, et arriva devant Sarzanne. Ce fut là que Pierre de Médicis, successeur de Laurent le Magnifique, se présenta comme envoyé de Florence à Charles VIII, auquel il abandonna diverses forteresses. Pierre retourna ensuite dans la ville que son père avait gouvernée avec tant de gloire ; mais les Florentins, irrités de la lâcheté qu'il avait montrée, l'en bannirent. Florence n'était pourtant pas opposée à Charles VIII. Malgré le tort que ce roi lui avait fait, en favorisant les projets de liberté de Pise, elle ne voulait pas se montrer à lui comme une ennemie. Le moine Girolamo Savonarola, que la hardiesse de ses prédications devait plus tard conduire sur un bûcher, était du reste favorable à la France. Il exerçait une grande influence sur les Florentins à qui il présentait Charles comme un libérateur, prétendant que le ciel voulait qu'il entrât dans leur ville. C'était donc grâce aux discours de Savonarola que notre armée s'éloignait de la villa Pandolfini pour trouver à une distance de huit milles une brillante réception dans Florence la Belle. Le gouvernement de cette cité était pourtant décidé à conserver sa liberté. Il avait appelé des *condottieri* avec leurs bandes et armé les citoyens, mais ces précautions étaient cachées dans les murs épais des vieux palais ; tout à l'extérieur avait un air de fête.

Tout à coup les cloches sonnèrent, un immense murmure s'éleva des rangs du peuple : Charles VIII arrivait. Les corps de la cité, tant ecclésiastiques que séculiers, allèrent à sa rencontre ; on lui présenta les clefs de la ville, on lui prêta foi et hommage, puis l'armée française commença à défiler, et la foule ébahie vit passer le cortège suivant des couleuvriniers, la bande des piquiers avec leurs étendards, la bande des arbalétriers, la bande des hallebardiers à la livrée du roi, portant des chaînes au cou, de courtes épées et des chausses de drap d'or ; six mille soldats

commandés par M. de Clèves et le comte de Nevers ; les archers d'ordonnance et les hommes d'armes à cheval, tous gentilshommes ayant chacun à sa suite un page, deux écuyers, et deux archers la bande des deux cents arbalétriers, celle des archers de la garde, conduites par MM. de Crussol, Claude de la Châtre, et M. de Coquebourne, son fils ; la bande des cent gentilshommes du roi, les pages d'honneur, les valets de pied. Après cette brillante foule qui s'avancait au bruit des clairons, des trompettes, des cornets et des tambourins, paraissait Charles VIII. Il montait le *Savoie*, cheval noir superbe, mais borgne. Charles était recouvert d'une armure étincelante de pierreries. Sur sa tête il portait une couronne d'or ornée d'une grosse escarboucle. Sa taille, quoique bien prise, était petite ; « aussi les étrangers lui donnèrent pour devise, sans qu'il la prit de luy-même, ce vers glorieux :

*Major in exiguo regnabat corpore virtus.*

Brantôme, qui nous apprend cette particularité, dit que Charles « avait le visage beau, doux et agréable », et se fâche fort contre Guichardin, qui, par esprit de parti, s'est plu « à le décrire difforme de corps et de visage ».

Le peuple, ému des discours de Savonarola, salua de cris de joie le roi de France au-dessus duquel quatre seigneurs florentins tenaient un dais de drap d'or. Le grand-écuyer, le prévôt de l'hôtel, les chevaliers de l'ordre, des ducs, des marquis, des comtes, des barons, des cardinaux, des évêques, des abbés, des présidents, des gens du conseil, des trésoriers venaient ensuite. Les valets de chambre, les écuyers, les officiers, les échantons, les panetiers, toute la maison du roi enfin marchait après. Le cortège était terminé par des valets, des pages, des vivandiers, des lavandiers, « et autres moindres gens ».

C'était une troupe semblable à celle dont il est parlé dans le joli roman de *Jehan de Paris*.

Le roi, après avoir traversé des rues pleines de peuple, de fleurs et de draperies, s'arrêta à la cathédrale où il fit son oraison ;

puis on le conduisit dans le palais que les Médicis possédaient dans la Via Larga. Ce palais, où plus tard devait loger Charles-Quint, existe encore ; il est maintenant connu sous le nom de *Pallazzo Ricardi*.

Nous venons d'agir comme les faiseurs d'opéras : nous avons groupé, dans notre introduction, une foule de personnages, et les acteurs qui doivent occuper le premier plan de la scène ne se sont pas encore détachés des comparses. Nous ne voulons pas mériter plus longtemps le reproche d'aller sur les brisées des chroniqueurs ; nous ne raconterons pas comme quoi Charles VIII, qui n'avait pas une idée bien nette du droit des gens, s'imagina qu'il avait en quelque sorte pris Florence, et se trouva fort embarrassé de savoir s'il la ferait administrer pour son compte, ou s'il la rendrait à Pierre de Médicis. Ces détails appartiennent à l'histoire, ainsi que les nobles paroles de Pietro Capponi, qui, voyant les honteuses conditions que l'on voulait imposer à sa patrie, s'écria : Eh bien, s'il en est ainsi, faites sonner vos trompettes, nous sonnerons nos cloches. – Phrase énergique qui fit comprendre à Charles sa véritable position. S'il eût persisté dans ses projets de domination, il est à croire qu'en dépit des cent quarante pièces de canon que Paul Jove compta avec terreur dans l'armée française, cette armée aurait été mal traitée dans des rues étroites et tortueuses où chaque palais serait devenu une forteresse : le vieux cri de la république florentine : *Peuple, Liberté !* eût peut-être résonné aussi haut que notre cri chevaleresque : *Montjoie, Saint-Denis !*

Les chevaliers du roi de France furent logés dans divers palais, et cela valut à plus d'une femme d'être enfermée dans un cloître tant que notre armée séjourna à Florence. Le caractère d'Harpagème que La Fontaine a si bien esquissé était alors commun en Italie ; mais loin de donner toujours lieu à des scènes comiques, il amenait parfois des péripéties aussi tragiques que celle d'Othello. Les dames italiennes prenaient du reste grand plaisir à voir les Français. Nous avançons ce fait d'après maître André de la Vigne, qui, dans un manuscrit intitulé *le Vergier*

*d'honneur*, a raconté l'expédition de Charles VIII, et nous a déjà fourni les principaux détails que nous avons donnés sur l'entrée de ce roi à Florence. Le poète-chroniqueur dit avec une fatuité toute patriotique :

Les Florentines à faces angéliques,  
Dames de Sienne, Romaines authentiques,  
Vinrent illec voir le roi des hardis,  
Et leur sembloit estre à ung paradis  
De voir François en leur terre marcher.....

Nous sommes forcé d'interrompre notre citation, les vers qui suivent pouvant aujourd'hui sembler plus que naïfs. Maître André nous conserve les noms de quelques-uns des plus gentils compagnons de l'armée française : c'étaient MM. de Bourdillon, de Balzac, de Lachaulx, de Galliot, de Chastillon, Georges d'Édoville, Paris, etc. Tous nos chevaliers enfin jouissaient d'une réputation si séduisante, que lorsque madonna Imelda di Ricasoli, jeune et charmante veuve, apprit qu'elle logeait dans son palais M. Aymon de Salving, son page, ses deux écuyers et ses deux archers, elle se séquestra dans ses appartements, et n'en sortit guère que pour se rendre à la messe. M. Aymon n'était du reste pas un *roué*. – Que l'on nous pardonne cet anachronisme de mot. – Jeune et timide, il en était à sa première campagne ; il se souvenait des leçons de sa mère, et du long regard qu'il avait jeté sur le château paternel en s'en éloignant. Sa figure eût charmé un sculpteur qui aurait cherché le modèle d'une tête de séraphin ; ses cheveux d'un blond clair tombaient en boucles légères le long de ses joues roses comme celles d'une jeune fille ; ses yeux bleus étaient vifs, son front élevé et plein de franchise. Quoique d'une apparence frêle, Aymon était un jeune homme que ne fatiguait pas le poids de l'armure ; il excellait dans les rudes exercices qui, à cette époque, remplaçaient la vie de thèmes et de versions dans laquelle s'affaiblit la jeunesse de nos jours. Son habileté à manier la dague empêchait ses compagnons de lui trouver l'air trop candide. Il s'était battu eu duel, ce qui lui avait fait grand honneur, avec M. de Lachaulx,

lequel s'était permis de l'appeler enfant de chœur. M. de Lachaulx, après avoir reçu un bon coup d'épée dans le bras, avait pris le jeune chevalier en grande amitié.

Comme Aymon parlait un peu l'italien, il lui fallut peu de temps pour être impatronisé dans le palais Ricasoli. Il eut bientôt fait la conquête du chapelain de madonna Imelda ; il jouait avec lui aux échecs, et bientôt le bon vieillard fit à la jeune veuve un rapport si favorable de la conduite de son hôte, qu'elle mit moins de soin à éviter sa présence.

Plus Aymon voyait Imelda, plus il devenait sédentaire au palais Ricasoli. Ses amis l'apercevaient à peine ; il ne se laissait tenter ni par les chances du passe-dix, ni par celles du *tarot*, jeu inventé en Allemagne et qui faisait fureur.

Un jour, trois gentilshommes, le chef et le verbe hauts, envoyant des œillades et des sourires à toutes les fenêtres où apparaissait une tête de femme, après avoir suivi la rue Ognissanti, entrèrent au palais Ricasoli qui y est situé, et demandèrent M. Aymon de Salving : ces trois chevaliers étaient de Lachaulx, Galliot et d'Édoville. Leur costume était digne de leur réputation d'élégance. Ils portaient une espèce de soubreveste ample mais courte ; cette soubreveste était fixée à la hauteur des hanches par une riche ceinture à laquelle pendait une épée ; leurs jambes étaient recouvertes d'un pantalon de soie cramoisie ; à leurs pieds étaient des chaussures de forme arrondie ; car les poulaines venaient enfin de disparaître, grâce aux excommunications qui n'avaient cessé de les frapper. Nos chevaliers avaient sur la tête un chapeau à bords étroits et bas de forme. Le chapeau était né sous Charles VII ; on l'avait d'abord porté à la campagne. Louis XI en fit un usage habituel et le mit en vogue ; mais aux médailles de plomb dont il l'entourait, les élégants substituèrent bientôt des plumes ; aussi les têtes de MM. Galliot, de Lachaulx et d'Édoville étaient-elles magnifiquement empennées. Leurs visages, entièrement rasés, s'encadraient en quelque sorte d'une épaisse et longue chevelure, mode qui excitait au plus haut point l'indignation d'un certain Pierre des Gros,

lequel dit dans un livre appelé *le Jardin des Nobles* : « Folastres sont ces cuideraulx..... qui si grant cheveulx portent et en si grande habunde, qu'ils leur entrent jusques au dos par derrière, par devant leur couvrent le front jusques ès yeux, et ès côtés ont les oreilles couvertes. »

– Par Dieu ! s'écria Lachaulx, en serrant cordialement la main d'Aymon, nous étions vraiment inquiets de toi ; personne de nous ne t'avait vu depuis quatre ou cinq jours. Tu as, je pense, résolu de te faire ermite.

– En attendant, Aymon, vous viendrez aujourd'hui souper avec nous à l'hôtellerie de l'Étoile, dit Galliot.

– Où nous aurons, interrompit d'Édoville, où nous aurons un repas aussi bon qu'on le peut faire en ce pays.

– Depuis que nous sommes en Italie, nous n'avons rien trouvé d'égal à la *Table du valeureux Roland*<sup>2</sup>. Les maîtres queux de ce pays sont de grands empoisonneurs.

– Eh ! qu'importe, messieurs, nous saurons franciser la cuisine italienne par nos joyeux propos.

– Quand nous en serons au dessert, chacun de nous aura bien quelques bonnes aventures à conter.

– Nous noierons dans des verres d'Aleatico nos scrupules de discrétion.

Ayant à peine eu le temps de répondre à la brusque invitation qui venait de lui être faite, Aymon fut entraîné à l'hôtellerie de l'Étoile. Une table garnie d'un assez grand nombre de couverts y était déjà disposée, et plusieurs gentilshommes, en attendant le souper, qui alors avait lieu à cinq heures, jouaient au tarot, aux dés et à la morre, jeu d'origine italienne auquel le poète Cocquillart perdit toute sa fortune. Ce qui lui causa un chagrin tel, qu'il venait d'en mourir peu de temps avant l'époque où se passa notre histoire.

Dans la salle de l'hôtellerie de l'Étoile se trouvait réuni tout ce que l'armée française avait de plus brillant, entre autres M. de Balzac, M. de la Palisse, M. de Bourdillon, M. de Chastillon et M. de Bonneval. Ces trois derniers seigneurs étaient fort bien vus du

roi, aussi bien vus que les favoris en titre, Briçonnet et de Vese ; on disait :

Chastillon, Bourdillon et Bonneval  
Gouvernent le sang royal.

Bientôt on déserta les tables de jeu, pour prendre place autour du souper que l'hôte, escorté de quelques marmitons, venait de servir lui-même. Nous ne tenterons pas de peindre la scène qui commença. Des demandes allaient chercher, au milieu du bruit des plats et des verres, des réponses qui se perdaient en chemin. Des fiasques empaillées versaient activement le vin d'Alcatico, et l'hilarité, les conversations se croisaient, de plus en plus expansives ; des confidences étaient faites à haute voix ; un voisin parlait à son voisin, qui ne l'écoulait pas. Des récits de batailles, de duels, de chasses, de tournois, se mêlaient à des anecdotes dignes des *Cent Nouvelles nouvelles*. Il était question d'une foule de *belles et honnestes* dames dans le goût de celles de Brantôme ; chacun avait à redire de galants succès. Le dieu Cupido, pour parler comme les beaux esprits du temps, suivait l'armée française, et devait bien faire autant de victimes que le dieu Mars. C'était un bruit tel qu'on n'eut pas ouï Jupiter tonner ; c'était une orgie dont la musique du *Comte Ory*, lorsque lui et ses chevaliers boivent si joyeusement dans le château de Formoustier, pourrait donner une idée.

Tout à coup M. de Lachaulx s'adressa à M. de Balzac qui se trouvait en face de lui, et qui, par extraordinaire, était silencieux.

– Balzac, lui cria-t-il, je m'étonne d'une chose : vous ne nous avez rien dit de vos succès dans cette ville.

M. de Balzac releva fièrement la tête, repoussa de la main les longs cheveux qui lui envahissaient la figure, et prit un air aussi grave que le pieux Énée se disposant à raconter ses aventures à la reine de Carthage. Puis, bravant les interruptions, les éclats de rire, les phrases dépareillées, les couplets en lambeaux qui volaient de toutes parts, avec un accent sentant la Gascogne, M.

de Balzac débita un conte de Boccace, et s'en fit sans façon le héros.

– Et le nom de la dame ? s'écria-t-on, quand l'immoral récit fut achevé.

– Le nom de la dame, messieurs ?

– Oui, oui, oui.

– Madame Imelda di Ricasoli ! s'écria Balzac, en jetant un nom qu'il avait entendu dire être celui d'une des plus jolies femmes de Florence.

Aymon pâlit, puis le sang lui porta vivement au visage ; il se leva en bondissant, et d'une voix entrecoupée par la colère : – Monsieur de Balzac, dit-il, vous en avez menti !

Furieux, Balzac se lève et, l'épée à la main, s'avance contre Aymon qui est déjà en garde. L'insulte a été trop grave pour que l'on songe à arrêter les combattants. Les convives ne quittent pas leur place et s'apprêtent à être tranquilles spectateurs d'un évènement alors si commun que l'on y faisait à peine attention. Dans ces jours énergiques un duel rentrait dans la vie habituelle : l'épée était au gentilhomme ce que le bréviaire est au prêtre, une chose de chaque jour.

Le bruit grinçant du fer remplaça les bruits joyeux qui tout à l'heure ébranlaient la salle de l'hôtellerie. Les deux adversaires maniaient également bien leurs armes et les assistants les contemplaient en artistes. Enfin, après une lutte longue et acharnée, Aymon fit un faux pas et l'épée de Balzac l'atteignit au-dessus du cœur.

## II.

Quando Angelica vide il giovinetto  
Languir ferito assai vicino a morte.

.....  
Insolita pielade in mezzo al petto  
Si sente entrar per disutate porte.....  
Ariosto.- *Orl.*, canto XIX.

Quand Aymon qui avait perdu connaissance revint à lui, il se trouva dans sa chambre, au palais Ricasoli. C'était une pièce assez vaste et richement meublée ; des fresques en couvraient les murs ; les personnages qu'elles représentaient, empruntés à la fois à la Bible et à la mythologie, avaient tous revêtu un costume du XV<sup>e</sup> siècle. En face du sacrifice d'Abraham, Atalante suspendait sa course rapide pour ramasser les pommes d'or ; auprès d'Hercule filant aux genoux d'Omphale, Agar pleurait dans le désert. Une lampe adoucissant sa lueur dans un vase d'albâtre éclairait à peine ces peintures, et lançait par le haut du vase toute sa lumière au plafond, où des cartouches et des arabesques étincelaient des plus vives couleurs. En face du lit à lourdes draperies dans lequel Aymon avait été placé, deux fenêtres à profonde embrasure disparaissaient sous les plis de longs rideaux de soie ; auprès de ces fenêtres, dans un angle de l'appartement, une porte s'ouvrait derrière une portière de cuir doré.

Le bruit de quelques pas à demi étouffés dans la moelleuse épaisseur d'un tapis de Dalmatie avertit le blessé qu'il n'était pas seul, et en levant les yeux, il vit devant lui un homme de haute stature, entièrement habillé de velours noir. Cet homme, auquel on aurait pu donner cinquante ans, avait les traits prononcés ; sous son nez aquilin croissaient de longues moustaches grisonnantes, qui, en descendant sur son menton, se confondaient à une barbe presque blanche ; sa figure était maigre ; les

pommettes de ses joues avaient la teinte jaunâtre d'un ivoire terni ; des sourcils épais donnaient à ses yeux noirs et enfoncés dans leurs orbites une expression sévère, qu'un sourire rare qui errait sur ses lèvres pincées n'était pas fait pour égayer. Ce sombre personnage était le meilleur médecin et le meilleur chirurgien de Florence, où il s'était fixé depuis quelques années sous le nom de Taddeo, nom porté déjà au XIII<sup>e</sup> siècle par un célèbre docteur. Le nouveau Taddeo n'était, malgré son grand savoir, pas très-bien vu du peuple : on disait qu'il ne s'en tenait pas aux sciences permises, qu'il savait des choses défendues à l'homme. Le vieux palais délabré qu'il habitait, le soin avec lequel il s'enfermait dans son laboratoire, son passé inconnu de tout le monde, contribuaient à donner plus de force à ces bruits. L'inquisition avait souvent été tentée de le traîner sur cette place de Santa-Croce où Cecco d'Ascoli avait été brûlé vif en 1328 ; mais les preuves nécessaires pour convaincre Taddeo de crime avaient toujours manqué au terrible tribunal.

Le docteur, après avoir regardé si l'appareil qu'il avait déjà mis sur la plaie d'Aymon n'était pas dérangé, se retourna vers d'autres personnes cachées au blessé par les rideaux qui enveloppaient son lit et dit à voix basse : – Madame, je vous le répète, il n'y a nul danger ; avant dix jours d'ici ce seigneur sera sur pied. Je reviendrai le voir demain.

En tournant la tête, Aymon avait réussi à voir à qui s'adressaient ces paroles. Son regard s'était ardemment arrêté sur Imelda di Ricasoli il était heureux comme Geoffroy Rudel lorsque, avant de mourir, il aperçut la comtesse de Tripoli.

Imelda semblait avoir vingt ans. Les beaux esprits de l'Italie d'alors qui auraient vu son portrait exécuté par un grand maître se seraient dit : ce tableau a été fait comme la Vénus de Praxitèle ; tant de grâce, tant de beauté, ne peuvent être dans une seule femme ; cette expression à la fois voluptueuse et pudique ne peut régner dans le même visage. Quand un œil noir a-t-il eu plus de douceur qu'un œil bleu ? Quand un sourire a-t-il laissé entrevoir des dents aussi brillantes ? Quand un front, à moins que ce ne soit

le front d'une madone de marbre de Carrare, a-t-il été aussi blanc ? Si cette femme existait, l'Italie aurait plus d'un Pétrarque !

Près d'Imelda, Aymon reconnut le vieux chapelain et M. de Lachaulx. Celui-ci, voyant que son ami avait repris connaissance, s'en approcha en faisant résonner un jurement qui, adopté par Charles VIII, était alors en grande mode <sup>3</sup>.

– Par le jour-Dieu, s'écria-t-il, comment as-tu fait pour te laisser toucher par Balzac ?

Taddeo, s'adressant à Lachaulx, lui expliqua qu'Aymon avait besoin de beaucoup de tranquillité, et l'engagea à se retirer, ainsi qu'Imelda et le chapelain. La jeune veuve, avec une vivacité toute méridionale, s'avança alors vers Aymon, et lui dit : – On vous a défendu de parler, on ne vous a pas défendu d'écouter ; je veux que vous sachiez tout de suite combien je suis reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi que vous n'avez presque pas vue, avec qui vous avez à peine échangé quelques mots. Silence, continua-t-elle, en approchant de la bouche d'Aymon, comme pour la fermer, sa jolie main blanche garnie de diamants ; silence.

Puis Imelda rejoignit rapidement le docteur, le chapelain et Lachaulx, qui venaient déjà de sortir de la chambre dans laquelle resta seulement le page d'Aymon.

Comme l'avait prédit Taddeo, la blessure du jeune chevalier ne présenta bientôt plus aucun danger ; mais la guérison en sembla devoir être plus longue que le docteur ne l'avait cru. Aymon prenait cependant patience. Ses compagnons d'armes venaient souvent le visiter, et égayaient son chevet par mille joyeuses anecdotes ; mais, il faut le dire, c'était la présence d'Imelda qui abrégait les journées d'Aymon. Souvent, accompagnée de son chapelain, elle distrait son hôte par sa conversation vive et enjouée, ou lui lisait quelques tendres poésies qu'il comprenait facilement, car il avait fait de rapides progrès dans la langue italienne. Comme Roger dans le palais d'Alcine, Aymon avait oublié ses rêves de gloire ; Lachaulx devait pour lui remplacer la sage Mélisse. Un matin il fit son entrée dans la chambre de

Salving en jurant comme un païen ; puis s'arrêtant devant le blessé, qui était assis sur un divan :

– Par les saints de Bethléem, s'écria-t-il, tu avais bien besoin de te faire le chevalier de madame de Ricasoli, de te faire donner un coup d'épée ici, comme si les occasions devaient nous faillir en chemin. Que diable ! nous ne sommes plus au temps du roi Artus ; quand on est blessé, on ne trouve plus maintenant de baume qui vous guérisse entre deux angélus.

– Lachaulx, je ne sais ce que vous voulez dire. Madame Imelda ne serait-elle pas digne de ce que j'ai fait pour elle ? L'histoire racontée par M. de Balzac serait-elle vraie ?

– Eh non, mordieu ! Je t'ai déjà dit vingt fois, et je te répète pour la vingt-unième fois, que Balzac est convenu qu'il avait pris son anecdote dans un livre de contes.... mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Tu vas rester ici, et nous, nous allons partir dans trois jours.

– Ah ! mon Dieu !

– Tu vas rester ici à te faire soigner comme un damp abbé, tandis que nous allons prendre Rome, Naples, Constantinople, que sais-je, moi ? faire plus de conquêtes que le preux roi Alexandre.

– Oh ! mais je pourrai vous suivre, s'écria Aymon, en se levant du divan sur lequel la faiblesse l'obligea à retomber presque aussitôt.

– Eh ! non, mon pauvre ami, c'est impossible ; tu en as encore pour quinze bons jours à demeurer céans. Du reste, comme le roi notre seigneur se fera sacrer à Rome, tu auras probablement le temps de nous y rejoindre. Ceci te servira de leçon pour une autre fois ; ne sois plus si prompt à tirer l'épée ; un duel, c'est fort bien quand on n'a rien de mieux à faire ; mais lorsqu'une guerre commence, vois-tu, il faut se ménager pour les affaires importantes. Après cela, tu as autant de bonheur qu'un des chevaliers de la Table ronde ; tu es au mieux, grâce à ton équipée, avec madame Imelda. Si, comme les dames du vieux temps, elle

connaissait les vertus des plantes, elle t'aurait soignée elle-même, j'en suis persuadé.

– Qui ose dire.... ? s'écria Aymon.

– Allons, allons, pas d'emportement. Il te va mal de vouloir nier la chose du monde la plus facile à deviner. Les regards que tu portes sur madonna di Ricasoli, la rougeur dont son front se colore quand elle te parle, le bégaiement de ta voix quand tu lui réponds, sont autant d'indiscrétions que vous commettez tous les deux..... Par le jour-Dieu il n'est pas besoin d'avoir écrit

..... le roman de la Rose  
Où l'art d'amour est tout enclose,

pour vous comprendre ; la seule chose que je craigne, c'est que tu ne sois retenu ici après ta guérison.

– Lachaulx, pouvez-vous penser.....

– François Corbueil n'a pas dit sans raison :

Folles amours font les gens bêtes :  
Salomon en idolâtra 3 ;  
Samson en perdit les lunettes..... 4

– Vous ne concevez pas quel est l'amour que j'éprouve, Lachaulx. C'est une passion qui porte aux choses généreuses que je ressens ; c'est une passion pure et vertueuse, comme celle que chez mon père j'ai trouvée décrite dans le livre des faits de Jean Boucicaut.

– C'est-à-dire que c'est un enfantillage digne d'un page de quinze ans. J'ai quelques années de plus que toi ; j'ai été amoureux bien souvent, mais jamais à ta manière.

– Mon amour pour Imelda m'engagera à chercher dans la guerre un peu de gloire, à revenir digne d'elle, à.....

– À l'épouser, n'est-ce pas ?

– Je n'ose croire à un tel bonheur !

Lachaulx se prit à rire, leva les épaules avec dédain, fit une pirouette, se promena dans la chambre, en affectant un grand air

d'indifférence, s'approcha d'une des croisées et se mit à faire résonner les vitres sous ses doigts, en accompagnant ces timbales improvisées d'un petit sifflement aigu et moqueur. Un long silence se fit entre les deux amis : Aymon, abandonné tout entier à de tendres espérances, ne pensait plus que Lachaulx fût là ; celui-ci repassait avec fatuité les souvenirs érotiques de sa vie aventureuse, et ne pouvait s'empêcher de reconnaître sa supériorité en se comparant à Salving. La conversation se renoua enfin, et en dépit de leurs différentes manières de voir, les chevaliers se quittèrent bons amis.

Ce fut un triste réveil pour Aymon que d'entendre un matin la musique guerrière qui lui avait si souvent fait battre le cœur de joie, annoncer le départ de l'armée française. À ce bruit, Imelda s'enfuit de sa pensée ; il ouvrit sa fenêtre comme pour voir onduler les étendards et scintiller les armures de ses compagnons d'armes ; les sons d'une musique qui s'affaiblissait déjà dans le lointain arrivèrent jusqu'à lui, et il se sentit plein d'une tristesse que la présence de madame di Ricasoli put seule dissiper.

– Vous avez passé une douloureuse matinée, lui dit Imelda, et cela à cause de moi.

– Madame, depuis que je vous vois, je dois l'avouer, je ne regrette plus rien.

– Voilà bien la galanterie française !

– Vous m'avez une fois récité une pièce de vers dont je pourrais m'attribuer la fin ! Le poète, banni de sa patrie, disait que quand même elle voudrait le recevoir, lui ne saurait y revenir, tant était fort l'amour qui le retenait ailleurs.

Aymon leva les yeux sur Imelda : ses traits exprimaient le trouble, mais non pas la colère.

– Je vous aime, s'écria Aymon, comme aimait ce poète dont vous m'avez redit les chants. Oh ! madame, permettez-moi de porter vos couleurs, permettez-moi de placer dans mon cœur votre souvenir à côté de celui de ma mère, et puis que la mort m'arrive par un beau jour de bataille, et j'aurai été heureux.

Salving, effrayé de l'aveu que, presque malgré lui, il venait de faire, se tut ; Imelda aussi se taisait : il comprit qu'il était aimé.

Essaierons-nous de rendre une tendre scène usée par tous les romans. Ces paroles incomplètes, ces phrases interrompues et hésitantes, dont une intonation de voix, dont un regard achève le sens, écrites, sont comme des notes de musique, qui, pleines d'harmonie lorsqu'une bouche habile les traduit, ne présentent à des yeux ignorants que des caractères muets.

La guérison d'Aymon marchait à sa fin. Un soir, assis près d'Imelda, il avait pris un volume de Pétrarque, que tous deux avaient le projet de lire, et ils venaient de le refermer pour s'écouter parler, lorsqu'une camériste entrant brusquement dans la pièce où ils se tenaient, annonça : messer Lelio di Ripaverde !

Imelda pâlit, et Salving jeta un regard étonné sur un homme de grande taille qui adressait un léger salut à madame di Ricasoli. La mise du nouveau venu était fort riche, ses manières distinguées, et sa figure belle. Malgré la régularité de ses traits, son visage n'était pourtant pas avenant ; son regard et son sourire avaient une expression sardonique et méchante, dont des cheveux noirs hérissés et une barbe taillée en pointe augmentaient peut-être encore l'effet.

Après avoir échangé quelques mots avec Imelda, il se tourna du côté de Salving, et le considéra non sans méfiance ; ensuite, tirant de son pourpoint une lettre entourée d'un ruban de soie, il la remit à madame di Ricasoli. – C'est de votre oncle, de messer Riccio, dit-il. Quand vous aurez lu, il sera peut-être nécessaire que nous ayons une conversation particulière.

La jeune veuve, après avoir parcouru la lettre, s'adressa à Aymon. – Seigneur chevalier, ces dépêches m'obligent à avoir avec messer di Ripaverde un entretien sur des affaires de famille ; je voudrais vous éviter l'ennui de nous entendre.

Aymon se leva avec un dépit qu'il ne put cacher, salua Imelda, toisa fièrement Lelio, et sortit l'esprit plein de soupçons et de jalousie.

### III.

*Serafina.* – Y que me dircis asi ?

*Ricardo.* – Que estais muy mal empleada.

*Serafina.* – Y estuvicra mejorada con vos ?

*Ricardo.* – Presumo que si.

LOPE DE VEGA. – *La esclava de su galan.*

– Me permettez-vous, madame, dit Ripaverde à Imelda, dès qu'ils furent seuls, de vous demander quel est le jeune homme en compagnie de qui je vous ai trouvée ?

– Messer Lelio, répondit madame di Ricasoli d'une voix assurée, cette question est celle que pourrait m'adresser un mari, et vous n'êtes pas encore le mien..... Je veux cependant bien vous apprendre que ce jeune homme, comme vous le nommez, est un chevalier de l'armée du roi Charles VIII, qu'il s'appelle Aymon de Salving, qu'il s'est battu....

– Pour vous ? interrompit Lelio.

– Vous l'avez dit, messer, et peut-être avez-vous deviné à la haleur de son teint qu'il a été grièvement blessé.

Lelio prit avec humeur le manuscrit resté sur la table.

– Les rimes de Pétrarque ! s'écria-t-il en riant d'un rire forcé ; ah je vois que vous avez renouvelé la scène de Françoise de Rimini ; Pétrarque a été votre Gallehant<sup>5</sup>. Un Lancelot seul a peut-être manqué pour que l'imitation fût complète.

– Et ce Lancelot, messer, voudriez-vous en jouer le rôle ?

– Il me semble que j'en aurais presque le droit.

– Et il me semble à moi que je suis libre.

– Au point où nous en sommes....

– Qu'y a-t-il donc eu entre nous pour vous autoriser à prendre ce langage ; pensez-vous être le maître ici ?

Étonné du ton décidé avec lequel s'exprimait Imelda, Lelio reprit avec plus de douceur :

– Madame, cette lettre de votre oncle.....

– Mon oncle a-t-il aucun pouvoir sur moi ? Il n'est plus mon tuteur, grâce à Dieu ! et le premier mariage qu'il m'a fait contracter ne m'a pas rendue assez heureuse pour que je me croie forcée de suivre ses inspirations.

– Ceci, madame, comme diraient nos professeurs de Bologne, est *ad hominem*, et s'adresse à moi.

Imelda ne répondit rien.

– Il me semble, continua Lelio, que lorsque je vous vis, il y a trois mois, à Bologne, vous ne fîtes pas une opposition bien vive au mariage projeté par messer Riccio. Je croyais même pouvoir espérer.....

– Ai-je jamais prononcé une parole qui ait pu vous engager à espérer ?

– Alors du moins vous ne me montriez pas d'antipathie.

– Eh bien ! soit, je n'avais pour vous que de l'indifférence.

– Et pour que cette indifférence se soit subitement métamorphosée en haine, il faut que vous ayez de l'amour pour un autre.

Ce dialogue prenait à chaque mot une accentuation plus aigre. Imelda était très-animée, on le devinait à sa voix. La langue italienne, si douce quand elle est parlée nonchalamment par une femme, devient, dans la bouche de cette même femme, si elle est irritée, vibrante et incisive. Alors ce n'est plus cet idiome qui, a dit Byron, « découle comme des baisers de la bouche d'une femme, et résonne comme s'il était écrit sur du satin avec des syllabes articulées par le souffle du midi ».

– Oui, messer, j'ai de l'amour, s'écria vivement Imelda ; cela devrait vous importer peu ; mais vous semblez prendre à ce qui me touche un intérêt si vif, que je ne vous cacherai pas mes sentiments.

– Et l'objet de cette passion ?

– Est M. Aymon de Salving.

– Et sans doute vous allez le suivre à la guerre comme l'une des vagabondes héroïnes de Boyardo. Le casque en tête, la

cuirasse au flanc, la lance à la main, vous allez chevaucher par monts et par vaux, échangeant l'honneur d'une femme contre l'honneur d'un guerrier : cet honneur-là vous sera encore plus facile à acquérir que l'autre ne vous le serait à garder.

– Je vous savais bien lâche, mais je ne croyais pas que vous le fussiez assez pour m'outrager, s'écria Imelda, en bondissant d'indignation. Le silence et le mépris devraient seuls vous répondre, et cependant je veux vous dire encore un mot, parce que ce mot accroîtra votre rage. J'épouse Aymon de Salving : à lui mes châteaux, mon palais, ma fortune ; à lui tous ces biens, que vous ambitionniez plus que mon amour ; à lui tout cela, mon brave seigneur : à vous, la gloire d'être venu insulter une femme, parce qu'elle était seule. Pourquoi donc tourmentez-vous ainsi la poignée de votre épée ? Prenez garde, c'est une arme à laquelle vous n'êtes pas habitué... Si c'était une fiole de poison, ah ! cela serait bien différent ; c'est votre arme, cela : on se rappelle la mort de messer Pristegliorani.

Imelda, après avoir dit ces mots, s'arrêta les bras croisés en face de Lelio, et fixa sur lui un regard plein de dédain et de colère. Comme effrayé, Ripaverde s'avança vers la porte en murmurant des imprécations ; puis au moment où il allait sortir, il se retourna, et faisant à Imelda un geste menaçant : – Madame, dit-il, votre roman aura aussi son Lancelot !

L'agitation que cette scène avait causée à la jeune veuve était telle, qu'elle ne songea plus à dissimuler ses sentiments. Elle courut vers Aymon, et, avec une franchise qui, de la part d'une Italienne du moyen-âge, n'avait rien de surprenant, lui raconta ce qui s'était passé ; puis lui dit tout-à-coup : – Aymon, vous m'avez demandé de porter mes couleurs ; je vous demande plus, moi, je vous demande de porter votre nom.

– Ah ! madame, s'écria Aymon, les paroles me manquent pour exprimer ce que je ressens à la fois de joie et de tristesse : vous m'aimez assez pour vouloir m'épouser, je vous aime trop pour y consentir.

– Comment ! murmura Imelda en pâlisant.

– Je suis noble, madame, mais je suis pauvre ; je suis le cadet de ma famille, et vous, vous êtes riche, vous avez des villas, un palais ; moi, je n'ai que mes armes, mon cheval, et peut-être quelque chose dans l'avenir. Laissez-moi partir, laissez-moi rejoindre l'armée du roi, mon maître : là, je pourrai me faire ma part de gloire, et alors, si vous ne m'avez pas oublié....

– Aymon, je vous crois trop sincère pour penser que vous veuillez cacher un refus sous ces paroles ; je les regarde comme dictées par un sentiment exagéré de délicatesse, et je vous dirai, à mon tour, que mon honneur exige que vous m'épousiez ; après ce que j'ai avoué à messer Lelio, il le faut. Hésitez-vous encore ?

– Oui, oui, j'hésite encore, répondit Aymon en arrêtant des regards pleins d'amour sur la ravissante figure d'Imelda : aurais-je le courage de vous quitter, si vous étiez ma femme !

– En me donnant à vous, reprit avec entraînement la belle Italienne, je prendrai les mâles idées des femmes de la France, je serai la première à vous rappeler votre devoir ; si vous manquez de force, j'en aurais pour vous.... Ce n'est pas, je l'espère, la crainte de quitter votre patrie qui pourrait mettre des empêchements à mes projets : votre patrie sera la mienne. Que m'importe l'Italie ? Ce vieux palais que j'habite, quels doux souvenirs a-t-il pour moi ? Ai-je vécu heureuse ici ? Oh ! non, pas avant de vous avoir vu.

Quelques jours après cet entretien, une foule immense se portait vers la cathédrale, où l'on célébrait le mariage de madonna Imelda di Ricasoli avec un chevalier français, M. Aymon de Salving.

#### IV.

*Atqui nec herba, nec latens in asperis  
Radix fefellit me locis.  
– Hor. In Canidiam.*

Un soir, peu de jours après son mariage avec Aymon, Imelda sortit de son palais accompagnée d'une seule camériste. Le temps était triste et froid, il avait neigé dans la matinée ; aux approches de la nuit, le vent s'était élevé, et la lune apparaissait rarement à travers les nuages, qui glissaient rapidement sous un ciel obscur. Les deux femmes s'éloignaient cependant du palais Ricasoli. Elles étaient arrivées au Borgo della Croce, l'un des quartiers les plus déserts de Florence, quand elles remarquèrent qu'un homme les suivait ; hâtant alors leur marche craintive, elles se trouvèrent bientôt en face d'une maison vaste et délabrée.

– C'est ici, Laura ? dit Imelda.

– C'est ici, madame, répondit la suivante, en laissant retomber un lourd marteau de bronze sur la porte de chêne devant laquelle elle s'était arrêtée. Les hurlements d'un chien répondirent seuls d'abord à ce bruit ; puis on entendit des pas résonner sur les dalles de la voûte intérieure, et une lumière répandit quelque clarté à travers les interstices de la porte à laquelle on avait frappé ; le grincement des verrous que l'on tirait annonça que l'on s'apprêtait à ouvrir, et la figure maigre de Taddeo se montra par l'huis entrebâillé. Le docteur jeta un coup d'œil inquiet sur les deux femmes ; mais à peine la lampe de cuivre qu'il tenait à la main eut-elle projeté ses rayons sur Imelda, que cette inquiétude se dissipa. Il fit une légère inclination à la nouvelle mariée, et se rangea de côté pour la laisser passer. Adressant ensuite à son chien qui grognait sourdement un geste plein de menace, il se mit en marche le premier.

La demeure du docteur avait une apparence peu rassurante. Un large corridor suivait la porte d'entrée ; à son extrémité, deux escaliers, aux degrés usés, perdaient leurs spirales dans des ornements d'architecture gothique. Ce corridor donnait sur une cour assez grande, autour de laquelle régnait un portique qui rappelait le cloître d'un couvent. Au-dessus de ce portique, dans un mur construit en grosses pierres taillées à facettes, se trouvaient des fenêtres disposées irrégulièrement, et dont la plupart n'étaient garnies que de vitres brisées. Des flocons de neige chassés du haut des toits par des bourrasques de vent tombaient jusque sous les arcades, où Imelda, frissonnant de froid, et peut-être d'épouvante, s'avancait sur les pas de Taddeo.

Le docteur s'arrêta devant une petite porte, et introduisit les deux femmes dans une pièce ogivée. Des piliers s'adossaient aux angles de cette espèce de salle, et de leurs chapiteaux s'élançaient des rameaux de pierre qui se réunissaient à la clef de la voûte. Deux fenêtres s'ouvraient en face de la porte d'entrée ; une autre porte, placée à côté d'une vaste cheminée, où quelques charbons rougissaient au milieu d'un monceau de cendres, conduisait au laboratoire du docteur. Au milieu de la chambre étaient un fauteuil et une table, couverte de quelques parchemins, parmi lesquels on remarquait le *Sommaire philosophique*, petit traité d'alchimie écrit en vers français par le malheureux Nicolas Flamel. Des requins et d'autres monstres marins suspendus aux ogives semblaient nager dans l'air ; le long des murs, divers animaux empaillés occupaient des ais de bois auprès de quelques ouvrages d'Arnaud de Villeneuve ; de l'*Historia animalium*, d'Albert le Grand ; du livre *de Gemmis*, de Marbodeus ; de l'ouvrage du premier docteur Taddeo, *In divinum prognosticorum Hippocratis librum*, et de beaucoup d'autres productions du même genre, au milieu desquelles on rencontrait les noms d'Averroès, d'Aristote et d'Hippocrate. À trois pieds de terre, dans des cases, on voyait plusieurs plantes aux vertus desquelles on ne croit plus : là, se trouvait le safran, sur lequel le soleil exerce sa puissance, et qui, comme la myrrhe, le nard, l'encens, le baume et le bois

d'aloès, a la propriété d'égayer ; l'armoïse, qui donne la hardiesse ; la graine de fenouil, qui, influencée par les Pléïades, est excellente pour la vue ; la mandragore, la menthe, qui, de même que le saphir et le rubis, inspirent l'amabilité. Près de ces plantes et de beaucoup d'autres encore, brillaient autant de pierreries que chez un joaillier : le diamant, parfait pour préserver des sorcelleries et des visions, étincelait entre le balai, l'émeraude, l'escarboucle et la cornaline, bijoux chastes comme le nénuphar ; le cristal, merveilleux contre les enchantements par le regard, était auprès de la topaze, qui modère l'impétuosité de la colère ; l'améthyste, qui éloigne l'ivresse, avait sa place à côté du corail, qui dissipe la mélancolie <sup>6</sup>.

Au milieu de ces pierreries étaient des baguettes de diverses formes et de différents bois, ayant des propriétés non moins remarquables : c'étaient des baguettes divinatoires. Les unes ressemblaient à des cannes ; les autres, grosses comme le doigt, et d'un pied et demi de long, étaient fourchues. Il y en avait en coudrier, pour découvrir les veines d'argent ; en frêne, pour les mines de cuivre ; en pin sauvage, pour les mines de plomb et d'or. Elles avaient sans doute été coupées d'un seul coup, un mercredi, à l'heure planétaire de Mercure : cela était prescrit : « *Virga debet uno ictu incidi die Mercurii ortu solis, etc., etc.* » <sup>7</sup>

– Madame, dit Taddeo à Imelda, après lui avoir avancé un fauteuil devant le feu à demi éteint, qui a pu, à une pareille heure et par le froid qu'il fait, vous engager à quitter votre palais, où je serais accouru au moindre mot de vous ?

– Docteur, répondit Imelda, le temps me presse tellement que j'ai craint le moindre délai. Vous avez peut-être appris mon mariage ?

Taddeo fit un signe d'affirmation.

– Tout à l'heure, reprit Imelda, Aymon m'a appris que demain, au point du jour, il partirait de Florence pour rejoindre l'armée française. Il n'avait pas voulu me faire connaître plus tôt cette résolution, tant il redoutait mon désespoir.

– Et vous voudriez, dit Taddeo en passant sa main droite sur sa barbe, et vous voudriez avoir un moyen pour le retenir près de vous ?

– Dieu me préserve d’une semblable pensée ; j’aime trop Aymon pour vouloir l’empêcher d’accomplir son devoir.

Le docteur garda le silence, avec l’air d’un homme qui attend une explication.

– Ce que je viens vous demander, poursuivit Imelda, c’est qu’Aymon me reste fidèle. Il m’aime, je le sais, mais il est bien jeune. Que de séductions il peut rencontrer dans cette ville de Naples où les femmes sont, dit-on, si belles ! Votre science est grande, docteur : l’est-elle assez pour ce que je désire ? Est-il en votre pouvoir de composer un philtre tel que celui qui causa les infortunes d’Iseult et de Tristan ?

En achevant ces mots, Imelda glissa une bourse dans la main sèche et ridée du docteur : il la pesa comme Basile, et, comme Basile, ne trouva plus de difficultés à ce qu’on lui demandait.

– Et ce philtre, dit-il, en ignorant encore de quels ingrédients il le composerait, il vous le faut.... ?

– Cette nuit, puisque Aymon part demain.

– Quelque temps me sera nécessaire pour préparer ce précieux breuvage. Sa composition d’ailleurs exige une attention qui réclame la solitude. Je vous engage, madame, à regagner votre palais, où moi-même je vous apporterai la potion merveilleuse.

– Docteur, une bourse comme celle que vous avez déjà reçue vous sera encore remise.... mais c’est trop peu pour vous qui, dit-on, avez le secret de faire de l’or ; je vous accorderai tout ce que vous souhaiterez.

Taddeo s’inclina, en assurant qu’il n’était que trop payé, et prit la lampe qui brûlait sur la table, pour reconduire Imelda : déjà elle se trouvait sous le portique.

Lorsque les deux femmes se furent éloignées de la demeure du docteur, celui-ci, souriant de la crédulité d’Imelda, s’arrêta à l’entrée de la cour pour voir, à la lueur de sa lampe, les ducats briller à travers les mailles de la bourse qui lui avait été donnée. Il

fut brusquement tiré de cette contemplation par un coup violent frappé à la porte du palais. Cachant lestement l'argent dans sa ceinture, et le remplaçant dans sa main par un petit poignard qu'il dissimula dans une manche longue et large, il alla ouvrir.

Un homme, le même qui avait suivi Imelda, entra d'un pas délibéré, en s'écriant : – Bonsoir, savantissime docteur !

– Que Dieu vous conserve, messer ; que voulez-vous de moi ?

– D'abord, que tu me fasses entrer dans ton repaire. Penses-tu que ma toque de velours et mes plumes ne soient pas suffisamment abîmés par l'horrible temps qu'il fait ?

Taddeo conduisit avec crainte l'étranger dans la pièce que nous avons décrite. Celui-ci s'assit sans façon dans le fauteuil du docteur, rapprocha les tisons les uns des autres, les recouvrit d'un peu de bois, puis s'adressant à Taddeo : – Tu vas me raconter, maître, ce que madonna di Ricasoli est venue faire céans.

– Je vous le dirai, messer, quand je saurai de quel droit vous m'interrogez.

– Ta vue est donc bien baissée ! Lève ta lampe à la hauteur de mon visage.

– Lelio di Ripaverde ! s'écria, en reculant, Taddeo, qui venait d'exécuter machinalement le mouvement que l'étranger lui avait conseillé.

– Quand on a fait ce que nous avons fait ensemble, brave docteur, on ne doit pas s'oublier si promptement. Ne te souvient-il plus du délicieux cordial que tu as fait prendre à mon oncle, messer Pristegliorani, dont j'étais l'héritier ? Faut-il te rappeler que deux jours après que l'excellent homme eût bu cette potion à jamais calmante, le meilleur sculpteur de Bologne était occupé à lui faire une tombe ? Quand on lie connaissance sous d'aussi favorables auspices....

– Plus bas, plus bas, s'écria Taddeo avec terreur.

– Personne, mon maître, ne peut nous entendre ici ; mais je sais sur ton compte des choses dignes d'être dites à la très-saint inquisition.

– Et croyez-vous, messer, que vous pourriez me perdre sans être gravement compromis ? Je suis votre complice, voilà tout.

– Fort bien ; mais nos professions sont différentes : moi, je suis un riche et joyeux cavalier, et toi, tu es un alchimiste, ta réputation est faite ; mille soupçons planent sur toi. Tu m'accuserais de tous les crimes qui pourraient naître dans ton esprit imaginaire que personne n'ajouterait foi à tes paroles. Je dirais un seul mot et l'on serait enchanté de te faire figurer sur un bûcher. Prends garde à toi, savantissime docteur, si tu ne veux pas répondre à mes questions.

– Que voulez-vous donc savoir ?

– Je te l'ai déjà dit. Qu'est-ce que madame di Ricasoli est venue faire ici ? Point de mensonges surtout.

Taddeo, après un instant de silence, raconta tout ce qui s'était passé entre Imelda et lui. Il ajouta ensuite : – À mon tour maintenant à vous interroger. Quel intérêt si grand avez-vous à connaître les projets de madame Imelda ?

– Tu es bien curieux ; n'importe, je satisferai à ta demande. J'ai aimé Imelda ; elle m'a méprisé, je la hais, je veux m'en venger. Le hasard m'a déjà secondé en me faisant rencontrer cette femme ce soir. C'est un philtre, dis-tu, qu'elle t'a demandé ? Avec quoi comptes-tu le composer ?

– Je ne le sais vraiment pas encore. Il faudrait une science bien profonde pour pouvoir rendre une femme certaine de la fidélité de son mari.

– Par Bacchus ! le bon docteur est aussi plaisant que Buffalmaco. Mais dis-moi, ami, où sont donc toutes tes drogues ?

– Dans cette autre pièce, dit Taddeo, en désignant la petite porte située près de la cheminée.

– Prends ta lampe et conduis-moi au milieu de ton sanctuaire.

– Quels sont vos desseins ?

– J'ai fait, depuis que nous nous sommes vus, des études tissez sérieuses en chimie et je pourrai t'aider dans la composition de ton breuvage. Voyons, ouvre donc cette porte !

Taddeo hésitait.

– Excellente figure d'*auto-da-fé* ! s'écria Lelio en ricanant.  
La porte s'ouvrit, et tous deux entrèrent dans le laboratoire.

## V.

L'amoroseta bevanda  
Non feric ab son cairel,  
Tristan d'Iseult plus fortmen,  
Quand ill venion d'Irlanda.  
*Un troubadour.*

La nuit allait bientôt finir, Aymon n'avait plus qu'à se couvrir de ses armes ; Imelda, enveloppée dans de longs voiles blancs, le visage pâle, le regard rixe, s'appuyait immobile sur un piédestal qui supportait une lampe. On eût pu la prendre pour la statue de la Douleur.

– Imelda ! s'écria Aymon, en s'arrêtant devant elle, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Me montrez-vous ce courage qui devait venir en aide au mien ? Me sera-t-il possible de vous quitter ? Ayez pitié de moi !

– Je présumais trop de mes forces, dit Imelda, en commençant une phrase que des sanglots interrompirent.

– De grâce, ne pleure pas ainsi, tu me rendrais lâche ! Fais comme ma pauvre mère : lorsque je la quittai, elle s'approcha de moi, elle m'embrassa ; puis, détournant la tête pour cacher ses larmes, elle me dit d'une voix ferme : pars, mon enfant, rappelle-toi qui tu es, et ne forligne pas. Ce noble précepte, dont jusqu'à présent je me suis souvenu, c'est une autre femme qui veut me le

faire oublier. Et cette femme est la mienne, et elle m'avait promis de prendre les idées d'une Française !

– Aymon, vous me reprochez de vous aimer trop.

– Oui, puisque cet amour devient une passion amollissante ; puisque au lieu de me porter aux hardies entreprises, il ne tente qu'à m'efféminer.

La pauvre Italienne, tout à sa tendresse, ne comprit pas les paroles, et se jeta dans les bras d'Aymon. Alors, lui, sentant que son courage s'évanouissait, s'éloigna brusquement d'Imelda, et tira le lourd rideau qui cachait la fenêtre de l'appartement. Le ciel s'était éclairci, les épais nuages dont il était couvert la veille avaient disparu, et les étoiles s'éteignaient à l'approche du jour, dans un azur limpide. L'aurore ne devait pas tarder à paraître ; de blanches lueurs frappaient déjà les vitraux de la croisée, et y faisaient scintiller les diamants d'une belle gelée.

Aymon leva la partie inférieure de la fenêtre et un air vif et piquant vint fouetter le front brûlant d'Imelda. Plus calme, elle quitta le fauteuil sur lequel elle s'était jetée, s'approcha de son mari, et sans rien dire, lui passa le bras autour du cou : elle était belle et triste comme Juliette, quand le chant des oiseaux annonçait à Roméo l'instant du départ.

– J'ai une prière à vous faire, s'écria-t-elle tout à coup.

– À moi !

– À vous ; et je connais si bien votre tendresse pour moi, que je crains que cette prière ne vous irrite.

– Que voulez-vous donc, Imelda ?

– Nous autres Italiennes, nous sommes jalouses plus que les femmes de France. Vous voir partir ne cause pas toute ma douleur, je crains que vous ne m'oubliez.

– Imelda, dit Salving, d'un ton de reproche.

– Vous m'aimez, je le sais, mais....

– Quels sont les serments les plus sacrés ?

– Parler d'un serment, c'est presque être déjà infidèle.

– Mais si tu ne veux croire ni à mon amour, ni à mes promesses, comment puis-je tranquilliser ta jalousie ?

– Vous avez lu l’histoire d’Iseult et de Tristan ; vous vous rappelez ce philtre..... ?

– Hélas ! le temps des philtres est passé ; le secret de ces magiques breuvages est perdu.

– Non, Aymon, non, car voilà un philtre, – et Imelda présenta un flacon à Salving.

Un sourire passa sur les lèvres d’Aymon. – Puis-je t’aimer plus que je t’aime ! dit-il.

– Ne me refusez pas la seule grâce que je vous ai demandée. Avant votre départ, ce flacon sera vidé ; n’est-ce pas que vous le voulez bien ?

– Et qui t’a donné.... ?

– Un homme d’un grand savoir, ce docteur Taddeo qui a soigné votre blessure.

– Et l’effet de ce philtre.... ?

– Est de rendre notre amour durable autant que notre vie.

– Enfant !

– Je vais boire la première, et pourtant je n’ai besoin que d’écouler mon cœur pour vous aimer toujours.

Imelda déboucha la fiole, la porta à ses lèvres, puis la remit à Aymon ; il vida d’un trait le reste du breuvage.

Pendant cette scène le jour avait paru ; un soleil beau pour un soleil d’hiver montait dans le ciel que veinaient à peine quelques légers nuages ; les matines avaient déjà été chantées dans tous les couvents ; le bruit des cloches annonçait qu’à chaque autel la messe allait être célébrée ; les rues et les places s’animaient ; des paysans apportant des fruits et des fleurs franchissaient joyeusement les portes de la ville. Tout s’éveillait. Le page, les deux archers et les deux écuyers d’Aymon attendaient pourtant encore leur maître.

Depuis plus de deux heures, le cheval de Salving hennissait et piaffait dans la cour du palais Ricasoli, lorsqu’on se décida enfin à monter à la chambre d’Imelda, On frappa à la porte, personne ne répondit ; on ouvrit : Aymon et Imelda étaient morts ; près d’eux était un flacon vide.

Tout le peuple qui avait assisté, peu de jours avant cette catastrophe, au mariage du chevalier français et de la dame italienne, assista avec une curiosité pleine de pitié à leurs obsèques. Une longue foule suivit les deux cercueils qui, un soir, à la rougeâtre clarté des torches, et portés par des hommes vêtus de longues robes blanches, quittèrent le palais Ricasoli.

Aux prières que les assistants disaient pour le repos des deux âmes, se mêlaient des demandes qui restaient sans réponses. — Comment Aymon et Imelda étaient-ils morts ?

Après avoir cherché le mot de cette sinistre énigme, la bonne ville de Florence, qui a toujours beaucoup aimé le plaisir, au bout de quelque temps ne pensa plus guère aux pauvres trépassés ; et elle les avait oubliés complètement, lorsqu'un événement imprévu vint tout éclaircir.

L'inquisition surveillait de près maître Taddeo ; elle crut découvrir qu'il se mêlait de magie, et on le mit à la question. Entre autres choses, le docteur, *interrogé par la torture*, raconta la visite que lui avait faite Imelda, puis la visite de Lelio, et déclara que celui-ci l'avait forcé à composer avec du poison le philtre demandé par madame di Ricasoli. On dressa un bûcher sur la place *Santa-Croce*, et l'on fit, à la grande joie du peuple, un superbe *auto-da-fé* du docteur.

L'inquisition songea aussi à poursuivre Lelio di Ripaverde, mais elle fut forcée de renoncer à ce projet ; elle apprit que l'honorable héritier de messer Pristegliorani était en grande faveur auprès des Borgia, auxquels il avait, dit-on, fait connaître comment, avec la bave d'un porc enragé, on pouvait composer l'*acqua toffana*, poison merveilleux que dut plus d'une fois envier la marquise de Brinvilliers.

Lorsque le roi Charles VIII, après son entreprise sur le royaume de Naples, revint à Pise, Lachaulx, qui l'accompagnait, y rencontra le page d'Aymon. Après la mort de son maître, il était venu rejoindre une garnison française qu'on avait laissée dans cette ville. Lachaulx apprit avec douleur, du page, les diverses circonstances que nous avons racontées. Fouillant ensuite dans

son escarcelle, il y trouva de l'argent que la veille il avait gagné au passe-dix à M. de Balzac, et le donnant au jeune homme :

– Mon ami, lui dit-il, Lu feras dire avec cela des messes pour l'âme de ton maître.

Puis il fredonna les vers de Villon :

Folles amours font les gens bêtes :  
Salomon en idolâtra ;  
Samson en perdit ses lunettes.....

– Et mon pauvre Aymon en est mort ! ajouta-t-il en soupirant.

Théodore de PUYMAIGRE.

Paru dans *L'Austrasie* en 1838.

---

<sup>1</sup> Tous les détails historiques qui se trouvent dans ce chapitre sont tirés du *Vergier d'honneur*, de l'*Histoire de Charles VIII*, du comte de Ségur ; de l'*Histoire des Républiques italiennes*, de M. de Sismondi ; des *Annales de Muratori*, des *Vies des grands capitaines français*, de Brantôme ; des *Mémoires* de Commynes, etc., etc.

<sup>2</sup> La *Table du valeureux Roland* était, au moyen-âge, l'un des plus fameux cabarets de Paris. Il avait été, disait-on, très-fréquenté par les douze pairs. (Voyez les *Visions du Parnasse*.)

<sup>3</sup> Quand la Pasques-Dieu décéda, – Louis XI.

Par le jour-Dieu lui succéda, – Charles VIII.

Le diable m'emporte s'en tint près, – Louis XII.

Foy de gentil-homme vint après. – François I<sup>er</sup>.

BRANTOME, *Hommes illustres français*. Art. François I<sup>er</sup>.

<sup>4</sup> Œuvres de Villon, *Double Ballade*, Ed. Coustellier, p. 35.

<sup>5</sup> Celui qui servit les amours de la reine Genièvre. Voyez l'épisode de Françoise de Rimini et les romans de la Table ronde.

<sup>6</sup> Voyez les *Histoires prodigieuses*, liv, 1, ch. XIII, et les *Diverses leçons de Messie, gentilhomme de Séville*.

<sup>7</sup> *Traité de la Baguette divinatoire*.